

INABA Mayumi

*Vingt ans  
avec mon chat*

Traduit du japonais  
par Elisabeth Suetsugu



*Éditions  
Philippe Picquier*

Titre original : *Mi i no inai asa*

© 1999, Mayumi Inaba

Tous droits réservés.

Edition originale publiée au Japon par Kawade Shobo Shinsha  
Ltd Publishers Tôkyô

Les droits de traduction en langue française ont été négociés  
auprès de Kawade Shobo Shinsha Ltd Publishers, par le bureau  
des copyrights français, Tôkyô.

© 2014, Editions Philippe Picquier

pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*En couverture* : © Unsodo

*Mise en page* : Christiane Canezza – Marseille

ISBN : 978-2-8097-0989-6



## CHAPITRE 1

### LE CHATON EN PLEIN VENT

#### *Le lieu de la première rencontre*

Année 1977, dans l'été finissant. Oui, je suis presque certaine que c'était à la fin de l'été. J'ai fait la rencontre d'un chat, ou plutôt d'une boule de poils, toute vaporeuse, comme une pelote de laine. C'était un chaton, un tout petit bébé chat.

La tête était de la grosseur d'une pièce de monnaie, la bouche fendue jusqu'aux oreilles. L'animal se balançait dans le vide teinté d'une lumière incertaine. C'est la grille de clôture d'un collège de la ville de Fuchû, non loin de la rivière Tamagawa, qui sert de théâtre à cette rencontre.

D'où pouvait bien souffler le vent ce soir-là ? De la rivière sans doute et il se déplaçait doucement en direction du quartier des habitations. Les miaulements étaient portés par le vent tandis que je marchais. J'ai d'abord dirigé mon regard vers les haies des maisons, puis entre les herbes des terrains vagues qui poussaient par-ci par-là dans

les rues étroites. Mais les miaulements me parvenaient du ciel. Machinalement, j'ai levé les yeux et j'ai aperçu une forme blanche.

La cour de l'école était plongée dans la pénombre. Un grillage se dressait très haut devant moi, séparant la route de l'école. Qui avait bien pu le coincer ainsi dans un interstice ? La petite bête était suspendue à une hauteur que j'avais moi-même de la peine à atteindre en m'agrippant, et elle s'accrochait de toute la force de ses quatre pattes.

Les oreilles pointues, les yeux noyés d'un tout jeune chaton, le museau rose et la bouche fendue, l'animal déployait toute son énergie pour se retenir de tomber. Il n'avait pas échoué là par hasard, il n'avait pas non plus escaladé de lui-même la grille, visiblement une main cruelle l'avait accroché à dessein et le petit visage me regardait avec détresse.

« Viens ! »

J'ai avancé la main, mais contre toute attente, le chaton s'est agrippé de toutes ses forces au grillage. C'était un petit bloc de détresse. Quand j'ai réussi à le mettre entre mes bras, un effluve doux est monté à mes narines, l'odeur attendrissante d'un jeune animal. Imprégné de l'odeur de lait, de l'odeur de l'été. Et dans ma main, la sensation douce et légère d'un duvet moussieux.

Je voyais bien qu'il venait de naître, pourtant, ses griffes pointues avaient une forme régulière,

le nez et la bouche, minuscules, étaient adorables. Quand je l'ai caressé, il s'est blotti avec ardeur, pressant son museau contre ma paume, de toute la force de son poids, lui qui était léger comme une plume.

Où était la mère, avait-il été abandonné, ou encore s'était-il éloigné d'elle pour s'égarer avant de se retrouver accroché au grillage ? A songer combien il avait dû se sentir seul, balancé ainsi dans le vide, je n'ai pas pu résister à l'envie de l'emmener dans un endroit où il se sente bien, au moins pour la nuit. Y avait-il du lait à la maison, il me fallait chercher une boîte où il puisse se sentir rassuré... Tout en remuant ses pensées, j'ai regagné la maison en tenant le chaton serré contre ma poitrine, et je me suis précipitée dans la cuisine.

« Regarde ! Il miaulait dehors ! » En même temps, tenant le chat par la peau du cou, j'ai levé bien haut le bras pour le montrer à mon mari. « Regarde comme il est petit ! » Quand je l'ai éloigné de ma poitrine, l'étoffe de mon chemisier de coton s'est presque déchirée. J'ai regardé le chat à la lumière, il était joli. Le pelage était blanc, noir et marron au sommet du crâne, sur le dos aussi, mais les trois couleurs étaient plus dispersées. Seul le ventre était tout blanc. C'était une chatte.

Plus de vingt ans ont passé, mais je me souviens encore de la force de ses griffes pour

s'agripper au grillage. Je n'ai pas oublié non plus l'abandon plein de confiance naïve avec lequel le chaton enfonçait son museau toujours plus loin dans mon avant-bras. Le soir où je l'ai découvert, le vent soufflait sur le quartier. C'est parce qu'il y avait du vent ce soir-là que les miaulements me sont parvenus de ce collègue éloigné. Peut-être le vent soufflait-il en direction des fenêtres de la maison. Le hasard d'un soir. A moins que ce ne soit la puissance des bourrasques qui venaient de la rivière.

Dans cette ville, le vent n'en finit pas de souffler de la rivière dont il fait onduler la surface avant d'atteindre les maisons. Est-ce le fait de la nature de l'eau, ce vent toujours frais, comme imprégné d'une légère odeur d'alcool, n'était jamais violent, jamais froid non plus, si bien que j'avais fini par laisser les fenêtres grandes ouvertes de l'été à l'automne, tant il était agréable. Et peut-être, pourquoi pas, est-ce grâce au pouvoir des fenêtres que j'ai fait la rencontre du chat.

Cela faisait trois ans maintenant que je m'étais installée à Tôkyô, et je m'étais complètement débarrassée de la manie d'habiller toutes les fenêtres de rideaux jaunes. Dans la maison de la petite ville où j'habitais avant, je ne pouvais pas vivre sans m'entourer de jaune, rideaux jaunes, coussins dans les tons jaunes.

Ma première maison se trouvait dans un lotissement le long de la rivière Edogawa, et où que le

regard se pose, on ne voyait que des maisons qui se ressemblaient toutes, avec un étage et un agencement identique, les unes sur les autres. Ces maisons préfabriquées, bâties sur un terrain morcelé dans les limites permises par le cadastre, n'avaient pour ainsi dire pas de jardin digne de ce nom, et on pouvait imaginer sans peine qu'en collant l'oreille au mur, on entendrait le bruit de la télévision ou des conversations, car il n'y avait pas le moindre espace entre les habitations.

Un mois ne s'était pas écoulé depuis que j'habitais là, lorsque j'ai compris qu'une poussière jaune mêlée de sable venait s'incruster partout. Le sable s'infiltrait entre les tatamis, dans les rainures des fenêtres, sans pitié, et les tissus jaunissaient en un clin d'œil. J'avais beau essuyer, essuyer encore, me battre chaque semaine avec le vent où se mêlaient des grains de sable, c'était peine perdue, si bien que pour lui résister, j'avais décidé d'habiller la maison de jaune ou d'orange, tapis, rideaux, coussins étaient couleur d'agrumes. Si la même couleur couvrait tout, la poussière ne se verrait plus. Grâce à cette décoration pop, mon intérieur était plein de gaieté et j'avais l'impression de pénétrer dans un champ rempli de pavots. Pourtant, le plan de bataille qui m'avait été dicté par une ironie amère ne parvint pas à résoudre le problème du sable que déposait le vent sans relâche.

C'est après mon installation dans la ville de Fuchû que j'ai réussi à me libérer de « la maladie



jaune ». Si le quartier longeait une rivière comme mon ancienne maison, le vent était radicalement différent.

Printemps 1975. Nous sommes arrivés chez les A. qui occupaient une maison avec un jardin dans un quartier au bord de la Tamagawa. Ce collègue de mon mari devait être muté en province, et nous avons donc profité de l'occasion pour louer leur maison et servir en quelque sorte de gardiens pendant quelque temps. Ils avaient installé une balançoire pour leurs enfants et la maison respirait la joie de vivre. Un séjour de dix tatamis orienté au sud, une cuisine claire dont le plan de travail servait de séparation, une pièce japonaise à l'étage, suivie d'une autre plus petite, de quatre tatamis et demi.

Aucune pièce n'était aveugle, et de toutes les fenêtres on pouvait voir dehors. Les voisins se trouvaient à bonne distance, nul bruit ne traversait les murs.

Une maison est une chose mystérieuse. Les voix sont à l'intérieur. On sent une présence. Chaque pièce a son odeur, de même que l'air qui emplit l'espace entoure ses occupants et les reconforte. Sans doute les sentiments de ceux qui l'avaient fait construire imprégnaient-ils jusqu'au moindre recoin. La maison de Fuchû appartenait à des tiers, mais elle était infiniment plus accueillante que l'autre.

J'ai cessé d'acheter des étoffes de couleur jaune. Le blanc s'harmonisait à merveille. Avec

ses rideaux blancs, c'était le genre de maison qui n'a pas besoin de décoration superflue pour être belle. Je n'ai pas mis de tapis non plus. Le plancher se suffisait à lui-même, transmettant la douceur d'un foyer aux pieds qui le foulaient.

Je me suis habituée au spectacle de la balançoire qui remuait doucement au vent, à la tiédeur de l'herbe du jardin. Le canapé, le buffet, la plupart des objets rangés dans les placards ne nous appartenaient pas, pourtant, six mois plus tard, j'avais l'impression d'habiter là depuis toujours. Les jours de congé, je flânaï sur les berges de la rivière Tamagawa, ces promenades au crépuscule à regarder la surface de l'eau avaient un charme infini.

Au début du printemps, les fleurs blanches et roses des cornouillers fleurissaient dans tout le quartier, et un peu partout dans les bosquets, les sophoras emplissaient l'air de leurs fleurs toutes blanches. Nous nous étions installés dans cette maison à l'automne, mais déjà le printemps était là et le paysage se modifiait de jour en jour.

Ce n'est qu'en voyant les fleurs blanches que j'ai compris que le bosquet devant la maison était planté de sophoras. Quand les fenêtres restaient ouvertes, le vent apportait un parfum suave qui gonflait les rideaux. La blancheur des fleurs suffisait à éclairer alentour. Je me demande si ce n'est pas la première fois que je me trouvais dans une ville où l'air était parfumé.

Les jours s'écoulaient si paisiblement que j'avais peine à croire que j'avais été atteinte jusqu'à l'obsession de la « maladie jaune ».

C'est vers ce moment que j'ai rencontré le chat. Je me sentais le cœur léger, et c'est cette transparence qui a permis au petit félin de pénétrer sans la moindre résistance jusqu'au plus profond de moi-même. A cette époque, j'étais éperdue du bonheur de me trouver là où j'étais. Je ne m'énervais plus à cause du sable, je n'avais plus besoin de brandir partout un chiffon. J'étais sans défense, et c'est cette ouverture candide qui m'a incitée à recueillir, non, à accueillir le chat, sans me préoccuper des conséquences. Je l'ai vu, je l'ai caressé, je prenais déjà le chemin de la maison en le tenant dans mes bras.

*Le chat*

*minuscule*

*Les griffes*

*transparentes et nacrées*

*Les oreilles*

*mobiles il écoute ma voix*

*Les yeux*

*humides et clairs*

*Un soir où le quartier avait une légère odeur mentholée*

*Tu es venu de loin*

*Viens ! Bonjour !*

*Je suis un être humain et toi tu es un chat*

## *Les chats dans ma mémoire*

Au fait, est-ce que j'aimais les chats ?

A bien y réfléchir, le seul chat que j'aie connu, c'était dans les années soixante, à la campagne. Il appartenait à une vieille femme qui vivait chez nous, nommée Tsune, et il semait l'affolement général en disparaissant à tout bout de champ.

Il s'appelait Shiro. Quand j'évoque son souvenir, l'image qui me vient à l'esprit est celle des piles de futons mis à aérer dans la galerie autour de la maison ou encore sur le toit, et du gros chat blanc qui marchait dessus en posant l'une après l'autre ses pattes avec insouciance. Tel était Shiro. Il se trouvait déjà dans la maison au moment de mon adolescence, et personne ne savait qui l'avait recueilli, ni quand. Ma mère à qui j'avais posé la question s'était contentée de secouer la tête, tout ce qu'elle se rappelait, c'était que quelqu'un l'avait probablement donné à Tsune.

Tsune était la tante de ma mère, elle avait été mariée deux fois, mais sans trouver le bonheur, si bien qu'elle était revenue dans sa famille et quand je suis née, elle habitait déjà avec mes parents. Son premier mariage s'était soldé par un échec : sous prétexte qu'elle ne pouvait pas avoir d'enfant, on l'avait répudiée, quant au second mariage, son époux la trompait sans se gêner. Ces échecs étaient ni plus ni moins la conséquence du

système social conservateur qui accordait tous les pouvoirs à l'homme, mais ces deux unions malheureuses avaient rendu Tsune acariâtre.

Elle était dotée d'un tempérament où l'hystérie se conjugait à la neurasthénie et les crises étaient fréquentes à la maison. Mon père était un enfant adopté et il détestait Tsune, qui le lui rendait bien, dans la mesure où elle devait le rendre responsable de tous les malheurs que lui avait causés la gent masculine.

Seul Shiro avait les bonnes grâces de Tsune et il suffisait qu'il se trouve près d'elle pour qu'elle soit de bonne humeur. En l'observant avec attention, on s'apercevait vite que la puérité chez elle se mêlait avec l'opiniâtreté, rendant son humeur instable, car elle était dominée par l'une ou l'autre selon le moment.

Tsune devenait hystérique si Shiro disparaissait et elle passait la journée à crier le nom du chat en le cherchant dans tous les coins. Et elle n'était pas seule à courir partout, il y avait aussi Shiiko (Shizuko en réalité), l'amie inséparable de Tsune, qui habitait à la maison bien avant ma naissance et qui était, semble-t-il, sans famille. Tsune n'avait pas d'enfant, Shiiko n'avait pas de famille, les deux femmes se ressemblaient, mais, chose curieuse, Shiiko obéissait aveuglément à tout ce que lui disait Tsune. On disait qu'elle avait eu le cerveau atteint dans son enfance et elle ne se souvenait ni du nom de sa mère ni de la maison où elle était née.

Sa mémoire se faisait particulièrement floue quand on lui posait des questions sur son enfance. « Je ne sais pas, je ne sais rien ! » et si on cherchait à l'interroger davantage, elle perdait l'usage de la parole et finissait par se mettre à pleurer.

J'ai grandi dans les bras de Shiiko et quand j'entendais dire à son propos qu'elle n'avait ni parents, ni famille, j'avais beau ne pas saisir exactement le sens de ces paroles, cela résonnait tristement dans mon cœur d'enfant.

C'était elle qui était chargée de s'occuper de Shiro. Après le petit-déjeuner et le dîner, elle mettait les restes dans son assiette, passait un chiffon sur les traces de pattes, et s'il disparaissait, elle passait la journée à le chercher. C'était un spectacle permanent, et la maladie de Tsune obsédée par le chat avait contaminé Shiiko.

« Shiro a disparu ! Shiro, Shiro ! » criait-elle en se précipitant dans le poulailler qui était un endroit de prédilection du chat, puis dans le jardin, avant de franchir la porte de derrière pour jeter un coup d'œil dans l'écurie, puis de disparaître dans les champs et la bamboueraie.

Les chats sont-ils tous ainsi ou était-ce une particularité de Shiro, toujours est-il que le chat disparaissait à longueur d'année. En y réfléchissant, je me dis qu'il devait aller d'une maison à l'autre, à moins qu'il n'ait trouvé un endroit qui lui plaise où il allait s'amuser, en tout cas, il était

beaucoup plus souvent dehors que dedans, si bien que Shiiko passait le plus clair de son temps à courir partout pour le retrouver. Elle savait que la présence de Shiro mettait son amie de bonne humeur, c'était donc plus fort qu'elle, il fallait qu'elle s'agite en tous sens.

« Alors, Shiro est revenu ? » interrogeait la tante. Si elle ne pouvait donner une réponse positive, Shiiko détalait comme un lapin. Ma mère et moi ne pouvions pas nous empêcher de rire à la voir se précipiter. Tant que nous pouvions plaisanter, tout allait bien, mais nous avions moins envie de rire quand il fallait s'occuper des préparatifs du dîner tandis que Shiiko et le chat étaient portés disparus.

Face à cette agitation, mon père lançait en faisant la grimace :

« Encore le chat ? Tu l'as trouvé ? »

— Non !

— Comment ça, non ? Il était là cet après-midi pourtant. Tu n'as pas bien cherché ! Qu'est-ce que tu fais à la fin ? »

Les cris des deux femmes retentissaient dans la maison, nous marchions en étouffant nos pas car tout le monde savait qu'il fallait s'attendre à une crise d'hystérie.

« Il ne s'est pas fait prendre par un tueur de chats, au moins, pour fabriquer un *shamisen* ? », ou encore « Tu as pensé à regarder dans le puits ? » Les cris de Tsune remplissaient la maison.

A cette époque, on envoyait dans les campagnes des hommes chargés d'attraper les chats dont on utilisait la peau pour ces instruments de musique à trois cordes. Ils les étranguaient d'un coup à l'aide d'un fil métallique. Notre terrain était nanti de deux puits. L'angoisse de Tsune était toujours dirigée vers ces deux éventualités : soit Shiro s'était fait enlever, soit il était tombé dans un des puits.

Si Tsune prenait une mine détendue, c'était que le chat se prélassait sur le bois de la galerie extérieure ou s'était assoupi dans l'herbe. L'hiver, quand les journées étaient froides, il dormait à côté du brasero où les braises rougeoyaient et l'on pouvait voir le dos rond de Tsune qui tendait les mains vers le feu, le regard vague. Shiiko venait alors s'asseoir dans un coin, où elle restait béatement sans rien faire. Quand le chat marchait sur les futons, elle se contentait de rire avec indulgence. « Oh, tout de même, Shiro ! » Ma mère essayait les traces, mais elle en avait sans doute pris l'habitude car elle commentait seulement d'un ton calme : « Tiens, encore Shiro qui aura marché là ! » Parfois, sans doute n'avait-elle pas eu le temps de nettoyer, ou bien cela l'ennuyait-il, il restait des traces nettes de pattes dans un coin de l'édredon.

Indifférent au tumulte dont il était la cause, le chat disparaissait à longueur de journée. Où pouvait-il bien se cacher, les champs et les forêts



de bambous étaient vastes à la campagne, et ce n'était pas chose aisée de le découvrir. Ma mère s'amusait toujours d'entendre Shiiko hurler le nom du chat d'une voix de plus en plus aiguë, éperdue, avec aux pieds des socques tout usés, jusqu'à ce que les vibrations s'évanouissent dans l'air comme un élastique détendu.

« Elle ne devrait pas s'obstiner de la sorte. Il faut dire aussi que c'est une façon pour elle de se distraire... » Tsune ne laissait pas Shiiko s'éloigner d'elle une seule seconde, et c'était peut-être en effet une échappatoire. Quand Tsune sortait, inmanquablement, Shiiko l'accompagnait. Portant à bout de bras le baluchon de son amie, elle marchait derrière elle, en tapotant le bas de son kimono court. En réalité, elle aurait certainement préféré profiter de son absence pour se reposer un peu, mais elle était incapable de le lui dire ouvertement, si bien qu'elle devait prendre sa revanche quand Shiro disparaissait et qu'elle partait à sa recherche, s'éloignant ainsi de son amie pour goûter un peu de liberté... C'est en tout cas la façon dont je vois les choses.

Les chemins à la campagne foisonnent de toutes sortes de plantes. En cherchant Shiro, Shiiko avait découvert un gros figuier dont elle avait cueilli les fruits pour s'en remplir la bouche. Faisant semblant de chercher le chat du côté de la rivière qui coulait derrière, elle en profitait pour regarder les mouches, les gardons, les crabes

minuscules qui pullulaient. Je la voyais parfois accroupie dans le jardin, son kimono relevé au milieu des cosmos et des chrysanthèmes qui poussaient à foison. « Shiiko, qu'est-ce que tu fais ? » Elle répondait : « Je cherche Shiro. » Moi, faisant également semblant de chercher le chat, je m'accroupissais près d'elle au milieu des fleurs, « je fais comme toi », et il m'arrivait de faire pipi.

La voix perçante de Shiiko à la recherche de Shiro, de jour comme de nuit, m'est restée dans l'oreille après toutes ces années, mais je comprends à présent à quel point l'animal était le seul être au monde qui pouvait la consoler un peu d'être sans famille, sans enfants.

A quel moment Shiro a-t-il disparu pour de bon, comment il est mort, ma mémoire n'en a gardé aucune trace. Seule la voix de Tsune abandonnée me parvient de temps à autre, apportée par le vent, et me laisse curieusement mélancolique, émue jusqu'aux larmes.

Quand je regarde de vieilles photos, Tsune y apparaît toujours la bouche pincée. Elle qui n'a pas connu le bonheur, qui a été victime de la société et des hommes, présente sur les photos un regard dur et un menton puissant. Elle n'est pas loin de ressembler à un gros chat qui vous regarde fixement dans l'obscurité. Un regard qui dit le refus. Qui exprime un sentiment inexprimable, enfoui au plus profond du cœur. Le regard d'une femme qui a laissé quelque part toute douceur, un

regard sans détour, qui interdit la moindre tentative d'approche.

Par contraste, le visage de Tsune lorsque Shiro est près d'elle est attendrissant. Tous deux en train de se chauffer au soleil sur la véranda, leurs silhouettes flottant dans la brume vaporeuse du grand brasero. Elle et le chat, gonflés de la chaleur du soleil ou du feu.

Avec ou sans Shiro, les journées de mon enfance s'écoulaient. J'acceptais spontanément la présence du chat dans la maison, jouant avec lui s'il était là, me préparant tout aussi naturellement au tumulte s'il disparaissait. Seul mon père était exagérément sensible à l'existence du chat.

Mon père disait souvent : « Il vient se frotter à vos jambes sans faire le moindre bruit, cela met vraiment mal à l'aise », ou encore : « Impossible de savoir ce que ces bêtes ont dans la tête ! » On ne peut pas avoir confiance en un animal aussi hypocrite, allait-il jusqu'à affirmer. Selon lui, le chien était tout le contraire. Un collier autour du cou, attaché tout le temps, le chien sait que tel est son dû. Mon père prenait toujours le parti des chiens.

Sans se préoccuper de ce qu'on disait de lui, Shiro se prélassait sur la véranda, ignorant les crises d'hystérie qui survenaient entre Tsune et Shiiko, et allait et venait à sa guise. Et chaque jour, la maison était secouée. Shiro disparaissait, Tsune le clamait à tout vent, Shiiko courait dans le jardin

et dans les champs alentour au crépuscule. Quant à moi, sans rien comprendre à la nature des chats, je trouvais bien mystérieux ces êtres humains qui passent leur vie à se laisser mener par le bout du nez par cet animal qu'on désigne sous le nom de chat.

### *Le nom du chat*

Le chaton qui était venu à moi en traversant l'obscurité d'une fin de journée n'avait rien de comparable avec le Shiro dont ma mémoire avait conservé le souvenir. Il ne se cachait nulle part, et la petite masse de chair qui venait à peine de naître enfonçait son museau dans la main qui lui apportait du lait, reniflait l'odeur entre les doigts, posant un nez humide sur toutes les phalanges, s'aventurait sur ses petites pattes vacillantes. Mon mari et moi avons versé dans une assiette un peu de lait sorti du frigidaire, rassemblé quelques vieilles serviettes, et posé sur le petit être un regard inquiet.

Ce qui nous surprenait le plus était la quantité des puces qui l'envahissaient. Quand je l'avais ramené à la maison, je n'avais rien remarqué, mais à la lumière, c'était à se demander comment les puces avaient pu prospérer ainsi tant il y en avait, sur le ventre, sur le dos, sur la queue, une invasion complète.

Cela n'empêchait pas le chaton de se blottir dans les serviettes sur la table de la cuisine, comme s'il en avait fait son terrain de prédilection, et d'avancer le museau vers le lait qui remplissait l'assiette. Lui qui venait à peine de faire l'expérience du monde, où avait-il appris la prudence tandis qu'il levait vers nous ses yeux naïfs chaque fois que nous nous approchions de l'assiette ? Cela faisait peine à voir, si petit, déjà il avait des réflexes de chats qu'on a abandonnés à leur liberté. Sa mère se méfiait-elle des êtres humains ? Ou encore portait-il un regard circonspect sur ces hommes qui l'avaient abandonné ? Quand il levait ses beaux yeux clairs, je croyais voir passer fugitivement quelque chose qui ressemblait à l'instinct, venu de très loin.

Mais il avait beau se méfier, il avait beau lever la tête de son assiette, on comprenait tout de suite qu'il avait dû être arraché brutalement au sein maternel, car il ne savait pas encore laper, il trempait tout de suite son nez dans l'assiette, ignorant qu'il était de la manière de lécher le lait. A peine le nez dans l'assiette, il s'étranglait. Je me demandais de quelle manière j'allais le faire boire alors qu'il poussait de petits miaulements plaintifs.

Nous n'en revenions pas du nombre de puces qui lui couvraient le corps. Nous avions beau en attraper, il y en avait toujours d'énormes qui brillaient derrière les oreilles, ou que nous découvrions enfouies dans le pelage du dos et les plis

du ventre quand nous écartions les poils. Est-ce toujours le cas lorsque les animaux naissent avec un pelage qui permet aux parasites de proliférer ? Les puces montraient leur dos noir en se faufilant à une vitesse étonnante à travers les poils que les doigts tentaient d'écartier, avant de disparaître, rapides comme l'éclair, au plus profond de la fourrure.

Mon mari et moi poussions des cris, ah, en voilà une, je l'ai, non, je l'ai laissé échapper, tout en tournant et retournant le petit corps, lui écartant les pattes, le mettant sens dessus dessous. Les puces que nous avions écrasées entre les ongles flottaient à la surface du lavabo comme des grains de sésame. Comment arrêter, nous découvriions sans cesse une nouvelle puce, puis une autre, encore une autre, c'était sans fin, leur nombre ne diminuait pas.

La petite chatte resta plusieurs jours sans qu'on lui donne un nom. C'est une entreprise délicate de baptiser un animal. Vraiment difficile. A peine avais-je prononcé les quelques noms qui m'étaient venus à l'esprit, *Ringo (Pomme)*, *Umi (la Mer)*, *Moule*, *Tama*, que je soupirais en déclarant que je renonçais. J'avais beau me creuser la tête, je ne voyais aucun nom qui lui aille. Mon mari prétendait avec nonchalance que cela n'avait aucune importance que le chaton soit baptisé ou non, mais je n'étais pas de son avis. Pour commencer, ce n'était pas pratique pour l'appeler.

Pour ma part, je pensais que la seule chose qui différenciait un chat errant d'un chat adopté était précisément le fait qu'il ait un nom ou pas.

Tant qu'il n'a pas eu de nom, nous disions en parlant de lui « le chaton », ou « le petit ». Un beau jour, c'est devenu *Mimi*. Le chaton miaulait beaucoup. Quand il réclamait du lait, quand il jouait avec les rideaux, quand on lui enlevait des puces, il poussait de petits cris tremblants. *Mii, mii*. Appelait-il sa mère, les cris étaient perçants et tristes, ils avaient quelque chose de poignant.

« Tu miaules bien, dis donc, chaton ! *Mii, mii* » disais-je pour le consoler. Machinalement, j'avais réduit le mot pour arriver à *Mimi*, qui fut pour un moment son nom, mais pas pour longtemps. En effet, *Mimi* est un nom assez difficile à articuler, quoi qu'on pense. On a l'impression que les lèvres collent l'une à l'autre.

Quelques jours plus tard, *Mimi* s'était réduit de moitié, avec un allongement de la voyelle, du genre *Mii, Mî*.

Plus tard, j'ai soupiré en constatant que les gens qui avaient un chat leur donnaient des noms pleins d'allure. *Landy, Jajamaru, Sasuke, Rodin, Marilyn...* Le nom des chats de ma connaissance, les noms imprimés dans les livres que je regardais en librairie, les noms qui disaient quelque chose parce qu'on les avait vus en parcourant les journaux ou qu'ils figuraient dans des romans, avaient tous une résonance charmante qui convenait au chat qui le portait.

Mais notre petite chatte s'appelait *Mî*, un nom tout simple. Parfois, j'y ajoutais un suffixe honorifique, mais officiellement, c'était *Inaba Mî*. Il m'avait été impossible d'imaginer un autre nom. Car ses miaulements qui m'étaient parvenus dans le demi-jour avaient atteint le plus profond de mon cœur, sans que jamais je puisse les oublier.

Bref, la petite chatte que j'appelais *Mî* répondait tout naturellement à mon appel par *Mî*. En fait, elle avait elle-même décidé de son nom.

*Ton vrai nom personne ne le connaît  
Dans le demi-jour d'un jeune quartier  
Tu n'étais qu'une voix  
Comme une étoile comme une pierre  
Comme un grain de sable lumineux  
Qui frappe à la porte  
Au loin on entendait des notes de musique  
Yesterday  
La chanson chantait ton hier  
Le passé dit adieu à aujourd'hui je voulais croire  
Qu'on chantait au loin  
Comme un œuf qui tombe tu naissais de nouveau  
J'aurais pu te baptiser « Demain »  
J'aurais pu te baptiser « Aube »*

*D'où vient le nom ?  
Toi tu réponds seulement « Mî »*



## *Sous les sophoras en fleurs*

Je travaillais alors dans un petit bureau de décoration à Shinjuku. Mes journées se passaient à dessiner des plans, aller sur place pour en discuter, et quand je rentrais chez moi, il était en général près de neuf heures. A Fuchû, j'étais propulsée hors du train par la vague des voyageurs qui descendaient, puis je changeais pour prendre un omnibus ordinaire. Le deuxième arrêt était Nakakawahara, qui était la gare la plus proche de la maison. Je me retrouvais dans la rue, dont les trottoirs bordés d'arbres resplendissaient à la lumière des réverbères sous l'éclat des fleurs des cornouillers, et je hâtais le pas le long des haies vives. A peine à la maison, mon premier mouvement était de chercher Mî et de lui annoncer mon retour. Les transformations du chaton, au rythme des saisons qui passaient, avaient fini tout naturellement par être au cœur de nos conversations.

Depuis son arrivée chez nous, j'achetais de plus en plus de choses, je m'attardais aussi davantage. Ainsi, j'étais malgré moi attirée par les magasins pour animaux et il m'arrivait d'aller jeter un œil, à Shinjuku ou à Ginza, au dernier étage des grands magasins qui avaient un coin animalier.

Immanquablement j'y faisais des découvertes. Il n'y avait peut-être pas autant de choix que maintenant, mais on y trouvait une alimentation

variée, boîtes, croquettes en sachets ou autres. Mes yeux étaient attirés par tout ce qu'ils voyaient et je finissais par acheter des choses inutiles, si bien que chinchard, thon ou poulet s'entassaient plus que la nourriture pour les humains. Il faut dire que l'aliment principal de Mî était encore le lait, les jouets avaient plus de raison d'être et j'en achetais tout le temps, ce mois-ci tel jouet, aujourd'hui tel autre susceptible de lui plaire, chaque fois que tombait mon salaire. Il y avait par exemple une adorable petite balle tressée en bambou dans laquelle tintait un grelot. D'autres en forme de souris ou de lapin. Ces petits objets ronds conçus pour les pattes d'un chat allaient d'une fabrication de qualité imitant un véritable animal aux réalisations en caoutchouc bon marché, toutes molles.

Dès que j'eus compris qu'elle aimait aussi jouer avec des objets durs au bout d'un fil, je ne résistai pas à l'envie de lui en fabriquer : j'attachais une broche cassée à un fil de laine, je suspendais un grelot qui s'était détaché d'un porte-clés. Ces jouets faits main firent place à des boutons, des bouts de crayon, et il suffisait de dire : « Mî, attrape ! » pour que la petite chatte se précipite sur l'objet qu'on lui lançait et joue sans se lasser, si bien que le plancher était jonché d'objets suspendus à un fil.

Mî avait une prédilection pour les bobines de fil à coudre et les pelotes de laine. La bobine

déroulait son fil de manière imprévisible, et était-ce cela qui l'intéressait, toujours est-il qu'elle avançait une patte, faisait un bond en arrière, avançait la patte de nouveau, prenait une mine étonnée avant de considérer avec attention le mouvement mystérieux de la bobine.

Parmi les achats de cette époque, les deux plus importants furent un compte-gouttes et un biberon que je rapportai de la pharmacie. Au début, le bébé chat ne pouvait pas encore boire du lait dans une assiette. J'avais d'abord essayé avec une paille, mais le liquide pénétrait trop vite et il s'étouffait. Je me suis donc servie d'un compte-gouttes, mais il a vite appris à boire au biberon.

Pelotonné sur la table de la cuisine, tenant sur son ventre un biberon plus gros que lui, le chaton nous a fait rire bien des fois. On lui donnait un liquide qui n'avait rien à voir avec le lait maternel, dans un objet au toucher complètement différent du ventre maternel, mais il sentait que le lait était là et j'ai compris qu'il voulait vivre. Il tétait, de toutes ses forces. La joie le faisait crier, et à ce moment-là seulement il miaulait d'une voix rauque, le ronronnement devenait presque un grondement. Renversé sur le dos, il avait l'air d'un castor.

Les jours de repos coulaient doucement en compagnie de Mî. A peine avait-elle appris à utiliser sa litière que je ne pouvais pas me retenir

de jeter un coup d'œil pour la voir accroupie sur le sable, moi-même je m'accroupissais sur le parquet pour la regarder laper son lait. Les jours où il n'y avait pas de vent, je remuais les rideaux pour l'amuser et le soir tombait sans que je m'aperçoive que j'avais passé des heures à jouer avec elle.

Quand la chatte commença à aller dans le jardin à pas craintifs, les jeux se multiplièrent, je la renversais sur le gazon, je partais à la chasse aux puces dans la tiédeur de la terrasse inondée de soleil. C'est grâce à cette poursuite quotidienne que je compris que l'outil le plus efficace était un peigne en acier aux dents serrées. J'avais acheté ce peigne sur les conseils d'un vendeur dans une animalerie et les puces partaient avec les poils, prises comme dans un filet, la pêche était bonne, il faut le reconnaître.

Ça marche ! Ça marche ! Cinq puces... sept... douze... vingt-quatre ! Sans me lasser, je nettoyais le peigne dans un seau où j'avais dilué du produit vaisselle, et je regardais mourir les puces d'un œil joyeux. Plaisir cruel !

Quand je rentrais du travail, Mî était là, Mî qui grandissait de jour en jour. Elle voulait sortir de jour comme de nuit et le jardin était devenu en peu de temps l'un de ses domaines. Le bois de sophoras devant la maison était aussi un endroit de prédilection, et une fois dehors, Mî se roulait par terre, humant l'herbe.

Je me souviens encore du premier printemps que le chaton a connu après sa venue chez nous, et des sophoras. Les arbres étaient dispersés, leur branchage grêle, les fleurs seules étaient innombrables. Leur blancheur se détachant sur le bleu du ciel formait un contraste merveilleux, auquel s'ajoutait un parfum suave. Je ne trouve pas les mots pour exprimer à quel point Mî et moi adorions ce bois. Chaque matin, en ouvrant la fenêtre, je ne pouvais m'empêcher de m'emplir les narines de cette odeur. Le vent soufflait, apportant avec lui le parfum, alors une mollesse délicieuse vous prenait, qui attirait le sommeil. Les fleurs blanchissaient le sol, la terre devenait douce. Lorsqu'on y marchait, la fraîcheur des pétales se transmettait à la plante des pieds à travers les semelles.

Et Mî, craintivement, avançait avec lenteur sur la terre douce, les narines palpitantes.

Mais son territoire était encore limité, la petite chatte ne cherchait pas à s'aventurer dans des endroits inconnus, jamais elle ne s'éloignait. Elle était d'un naturel si craintif que c'en était risible. Elle marchait sur la pelouse du jardin avec des précautions infinies. De même quand elle allait près du bosquet de sophoras qu'elle aimait tant, elle se tenait sur la défensive et se tournait sans cesse de mon côté. Il suffisait qu'un inconnu vienne à passer pour qu'elle rebrousse chemin, toutes oreilles baissées. Si on entendait le bruit d'une voiture, elle se raidissait et restait figée sur place.

« Est-ce que c'est vraiment un chat ? Ne serait-ce pas plutôt une nouvelle espèce d'animal nommée *couardise* avec une tête de chat ? » avait-on envie de dire, tant elle se défiait du monde qui l'entourait, tant elle était sur le qui-vive.

Bientôt, je m'aperçus qu'elle se mettait à trembler de tous ses membres quand elle regardait par terre du haut des bras qui l'entouraient. Oui, elle avait peur du vide. Le souvenir qu'elle gardait du grillage où elle s'était retrouvée accrochée tout de suite après sa naissance, à plusieurs mètres du sol, avait marqué son petit cerveau pour la vie. Si je la soulevais tandis qu'elle ronronnait d'un air joyeux, le ronron devenait de plus en plus faible et le tremblement qui agitait son petit corps se transmettait à mes bras. Je la posais immédiatement par terre et pendant très longtemps, Mî n'a jamais pu s'habituer à être loin du sol.

A peu près au même moment, j'ai découvert un geste intéressant. Chaque fois que la petite chatte se trouvait sur une fourrure souple, un chandail de laine, un tapis moelleux, elle avançait en posant la patte gauche, puis la patte droite, qu'elle croisait presque avec un léger décalage, en appuyant à tour de rôle l'une et l'autre patte. C'est sans doute de cette façon que les chatons pressent la mamelle maternelle. Quand elle aspirait le lait, elle devait se rappeler le geste pour presser sur le sein maternel, dont les objets doux et souples stimulaient sa mémoire. Même arrachée à sa mère,

l'instinct qui la poussait à chercher la mamelle restait enfoui au plus profond de son être.

Pour ces deux raisons, il me fallut corriger les connaissances que j'avais acquises à la lecture de quelques ouvrages sur les chats.

Ainsi par exemple, un livre magnifique, qui tenait plutôt de l'album de photos, divisé en plusieurs chapitres, dont l'un qui s'intitulait « Le naturel » prétendait que la mémoire des chats s'effaçait en quelques minutes.

J'ai appris par la suite qu'un chat qui avait été abandonné loin de sa maison d'origine y était revenu au bout de plusieurs mois. J'ignore de quelle manière les paysages ou les odeurs s'inscrivent dans la mémoire, mais je suis certaine que les animaux ont des souvenirs. Quand Mî s'était retrouvée soulevée du sol avant de se balancer dans le vide, la peur et l'effroi avaient laissé pour toujours leur marque dans son petit cerveau, tout comme chez les êtres humains. Miaulant de terreur, elle criait son horreur du vide, en ouvrant tout grand sa petite bouche rose.

L'image qui me vient immédiatement à l'esprit à propos de Mî, c'est le vent frais d'un certain quartier de la ville de Fuchû, l'odeur des sophoras et la couleur de leurs fleurs. Il me suffit de prononcer son nom pour que dans l'instant le vent de la rivière et la senteur des petites fleurs blanches m'enveloppent, symbolisant « l'endroit où Mî m'est apparue ».

Ces petites choses blanches qui tombaient des hautes branches, elle les contemplait sans se lasser, et chaque fois qu'une fleur voltigeait près de ses narines, elle jouait avec elle, perdait tout de suite l'équilibre, et se renversait sur le dos. Moi qui regardais ce jeu sans me lasser, quand les fleurs laissaient la place à un feuillage d'un vert dense, sans savoir pourquoi, j'étais déçue par le changement de saison et je murmurais pour moi-même : « Au revoir, à l'année prochaine ! »

*Le jeu était dans les couleurs dans les odeurs  
Sous le pêcher sous l'églantier sous les sophoras  
Jouer jouer encore dans le vent  
C'est le printemps le printemps des hommes  
Mais toi toi tu ne connais pas le printemps  
Simplement tu regardes sans te lasser le vent parfumé  
Le vent qui t'intrigue tout de même un peu*

*Moi je compte sur mes doigts  
Un jour puis un autre  
Les fleurs tomberont-elles demain  
Ne tomberont-elles pas  
Mes doigts qui comptent  
Les pétales qui voltigent  
Mî regarde  
Un doigt une fleur  
Le chat s'amuse  
Plongé dans l'énigme des doigts des fleurs  
Le mystère du printemps*





## CHAPITRE 2

### LE PRESENTIMENT DE LA SÉPARATION

#### *Le déménagement*

Cependant, le parfum des sophoras ne revint pas envelopper Mî.

A la fin du mois de septembre 1978, nous avons déménagé une nouvelle fois. A. revenait travailler à Tôkyô et nous nous sommes retrouvés dans l'obligation de libérer la maison. Notre vie à Fuchû avait duré à peine trois ans.

Quand j'évoque la vie que nous menions à ce moment-là, je me rappelle que nous étions tellement pris par notre travail que nous n'avions pas la moindre idée de la façon dont nous allions pouvoir chercher une maison. Lui était sans cesse en déplacement, et tout comme A., nous devions nous attendre à une mutation qui pouvait tomber à tout moment. A l'origine, nous étions tous les deux des environs de Nagoya, la mutation à Tôkyô avait été brutale. Il était fort possible qu'une situation semblable se produise à nouveau.

Je ne saurais dire si c'est la ville de Tôkyô ou la société dans son ensemble qui nous a fait faire l'expérience d'une vie d'où la stabilité était étrangement absente. Les rues résonnaient du *piko piko* incessant des machines du jeu *Space Invaders*, on diffusait partout les chansons des *Pink Lady*, *La main dans la main les yeux dans les yeux* et *UFO*. Aux informations, il n'était question que des suicides de gens qui, endettés jusqu'au cou, s'étaient laissé entraîner à emprunter à des taux d'intérêt exorbitants et illégaux, de l'augmentation du nombre des chômeurs, à travers tout le Japon courait la rumeur d'une femme à la bouche fendue<sup>1</sup>, le quotidien était nourri de ce genre de nouvelles.

Plongé au sein de cette société où l'on ne savait plus trop bien si on était nanti ou démuné, mon mari s'agitait en tous sens comme un ballon. Il travaillait dans une société spécialisée dans toutes sortes d'objets jetables, verres en carton, serviettes en papier, ficelles résistant à l'eau destinées aux arrangements de fleurs. Le secteur tertiaire montait en flèche, les centres culturels et les cours de conception florale étaient en vogue, les commandes affluaient, le commerce connaissait une grande vitalité. Il invitait des clients, assistait à des réunions de travail, passait ses soirées avec des collègues ou des supérieurs, autant dire qu'il lui était pour ainsi dire impossible de sillonner les agences immobilières, si

bien que c'est à moi qu'incombait la tâche de trouver une maison.

Nous travaillions tous les deux mais nous arrivions juste à joindre les deux bouts. Nous n'avions pas d'économies et l'idée d'acheter une maison dans un endroit d'où nous pourrions nous rendre au travail dans la capitale ne nous effleurait même pas. A cela s'ajoutait cette fois la question de Mî. Passe encore si nous avions été seuls, mais la présence du chat compliquait les choses. Tôkyô est un endroit intraitable quand il s'agit de vivre avec un chat, c'est le moins qu'on puisse dire. Partout on se heurte à un refus injuste et injustifié, dont les raisons sont plus qu'ambiguës. Il suffit de prononcer le mot chien ou chat pour qu'immédiatement l'agent immobilier fronce les sourcils avant de déclarer qu'il ne faut pas espérer trouver quelque chose à louer... Les problèmes avec les voisins sont-ils à ce point prévisibles, ou encore les cas concrets sont-ils à ce point répertoireés, en tout cas, on se heurte à un mur.

J'étais pourtant bien obligée de trouver un logement. Autant que possible pas trop difficile d'accès, dans la mesure du possible une maison individuelle, même ancienne, avec un jardin pour Mî, un loyer accessible, et bien sûr un propriétaire acceptant les animaux. Les trois premières conditions n'étaient pas impossibles à réunir, mais s'agissant d'obtenir l'accord du propriétaire pour le chat, là, c'était une autre histoire.

Je ne saurais dire combien de temps j'ai cherché, à combien d'agences je me suis adressée. Pour finir, nous avons eu une chance inespérée. Au cours de recherches stériles et injustes, parmi les documents dont une agence avait la charge, la lumière est apparue, une maison à Kokubunji. Elle ne figurait dans aucune petite annonce, elle était égarée sous une pile de papiers, c'était une offre de location pour une courte période.

Elle m'est apparue comme *la* maison faite pour vivre avec Mî. C'était une vieille construction japonaise de plain-pied avec une galerie extérieure orientée au sud et, devant, le bois de cryptomères d'un sanctuaire. L'allée qui conduisait à l'oratoire principal était en graviers, on ne l'avait pas bitumée. Le jardinet avait peut-être une quinzaine de mètres carrés. Il y avait un petit bac à sable, on avait planté un pêcher, un églantier, des rohdeas aux feuilles charnues, des boutons d'or, et un mur d'une hauteur raisonnable le séparait du sanctuaire.

De Kokubunji, Koigakubo est le deuxième arrêt sur la ligne Musashi et l'endroit est depuis toujours occupé par des pépinières en grand nombre, si bien que les arbres y foisonnent. Par un heureux hasard, il se trouvait que la maison était entourée de terrains plantés d'arbres dont justement un pépiniériste était propriétaire. La terre était noire et brillante, l'endroit était tranquille et silencieux, et, peut-être à cause d'une source naturelle qu'on appelait *hake*, une douce odeur imprégnait l'air.

« Qu'est-ce que vous en pensez ? »

En même temps, l'agent immobilier ouvrait les fenêtres l'une après l'autre. Moi, j'avais du mal à contenir l'émotion qui me saisissait, dont la lumière qui jaillissait dans les pièces n'était pas la seule cause.

Des fenêtres orientées au sud, on voyait le vert des cryptomères du sanctuaire, non loin un bois d'arbres aux mille écus, la partie nord était constituée par un couloir qui faisait le tour de cette maison de construction traditionnelle. Il y avait une pièce principale de huit tatamis avec un *tokonoma* à l'ancienne, une pièce de six tatamis, une autre de quatre tatamis et demi qui saillait en coin du côté sud, enfin, à l'extrémité du couloir nord, la cuisine, indépendante, avec un plancher.

Je crois me rappeler que le loyer était au début de cinquante mille yens et quelques. S'il était beaucoup moins élevé que la norme, c'était parce que le bail était limité à deux ans, au-delà desquels le propriétaire devait reprendre les lieux à la fin de sa mutation.

C'est un couple âgé, les T., parents du propriétaire, qui faisaient office de gardiens. Ils logeaient sur le même terrain, dans une maison fermée par une porte en fer. Elle cachait la nôtre, qu'on ne remarquait presque pas, avec son petit mur d'enceinte. De plus, elle se trouvait à l'extrémité d'une ruelle sans issue.

Comme cette maison était délicieuse ! J'avais envie de sauter de joie. Elle était vieille et les arbres du sanctuaire créaient de l'ombre, tamisant la lumière du soleil. Mais il ne suffisait pas qu'elle soit pleine de charme, il fallait aussi qu'elle séduise Mî, et je pense que c'est cette certitude qui a fait que j'ai trouvé la maison délicieuse.

J'avais trouvé une maison où pouvoir vivre avec Mî. C'était suffisant.

Je dois ici faire un aveu : je n'ai pas eu le courage de dire aux T. que j'avais un chat. Sans doute à cause de l'expérience amère que j'avais connue tant de fois. A l'idée que le bail de location pouvait être annulé au seul mot de *chat...* Je ne voulais pour rien au monde laisser passer cette maison. Quand Mî faisait entendre quelques miaulements dans la maison, je retenais mon souffle et je dressais l'oreille, attentive au moindre bruit des voisins. Je priais pour que les T. ne se doutent de rien.

Jusqu'au bout, le couple n'a posé aucune question ni fait le moindre reproche. Ne se sont-ils vraiment aperçus de rien, ou bien ont-ils fait semblant de ne rien remarquer, je ne le saurai jamais, mais je suis persuadée qu'ils ont simplement fait preuve de gentillesse.

En plus de la bienveillance des voisins, la maison avait toutes sortes de qualités.

Le plus beau cadeau était qu'elle renfermait des fentes un peu partout, autant d'interstices qui

permettaient à Mî d'entrer et de sortir à sa guise. La buanderie qui faisait suite à la salle de bains devint la porte par où entraient et sortait la chatte. La remise était toute petite, on y trouvait entassées de vieilles planches, une pelle rouillée accrochée au mur, et la tôle ondulée qui la délimitait était plus ou moins cassée par endroits. C'est par là que la chatte passait pour aller dans le sanctuaire et folâtrer dans le bois de ginkgos comme bon lui semblait.

Les arbres procuraient une ombre délicieuse dans chaque pièce. Tatamis et portes coulissantes étaient neufs, mais j'imaginai sans peine que les nattes ne seraient pas longues à prendre une belle couleur de miel sous l'effet du soleil, la paille tressée deviendrait toute lisse. Les poutres étaient patinées, le plafond aussi avait noirci avec les années.

Un peu partout dans le couloir, j'ai posé des lampes que j'avais fabriquées moi-même, vers le soir, j'allais et venais du séjour à la cuisine, au milieu d'une douce lumière mystérieuse, je disposais des fleurs des champs dans des pots, et la nuit, dans la petite pièce de quatre tatamis et demi dont j'avais fait mon bureau et ma chambre à la fois, tantôt je lisais tantôt j'écrivais.

Ecrire... C'était pour moi le moment le plus précieux. Dans la maison de Fuchû aussi, dès que je rentrais du travail, je dînais en toute hâte et je m'asseyais à mon bureau. J'avais déjà l'habitude



de partager mon temps entre le travail pour vivre et celui pour écrire, en somme, ma journée était divisée en deux. Je repoussais la voix qui me demandait pourquoi, quelque chose faisait que je ne pouvais pas rester sans écrire, et après que mon mari s'était endormi, j'allumais la lampe de mon bureau et je restais des heures devant le papier. Alors, un autre monde naissait, ailleurs que celui de la vie de tous les jours, et il me semblait que les mots détenaient un pouvoir illimité.

Tandis que j'écrivais, mon oreille était sensible au bruit ténu que faisait la chatte en sortant par la fente de la remise. Je levais la tête, plus ou moins attentive à ce qui se passait dehors, et j'apercevais à travers la porte vitrée une vague silhouette se faufiler. C'était Mî qui sautait craintivement sur le mur séparant la maison du sanctuaire.

Elle avançait en aplatissant le dos, d'un air peu rassuré. Où pouvait-elle bien aller ?

Ce chat qui naguère avait si peur du vide... Moi, je suivais délicatement par la pensée la pâle silhouette qui s'enfonçait dans l'obscurité. Se glissait-elle sous le bâtiment du sanctuaire, ou encore dans l'herbe qui poussait partout dans le bois ? Il n'y avait pas de sophoras, pourtant l'odeur des arbres, portée par le vent, venait embaumer l'air.

Je suis persuadée que Mî connaissait bien des chemins ignorés de moi. Des caniveaux, des

creux, autant d'endroits qui sentent bon. S'amusa-t-elle seule, avait-elle des compagnons de jeu ? J'ignorais ce qu'elle faisait, mais il ne m'était pas difficile de deviner, quand je voyais ses oreilles dressées pour aller dans « le sentier des chats », ou que je l'entendais rentrer d'un pas joyeux, qu'elle avait passé un bon moment, et mon cœur bondissait avec elle.

En même temps, mes oreilles percevaient la rumeur du vent, le bruissement des feuilles qui résonnaient dans ces lieux inconnus de moi où Mî s'aventurait.

Il lui arrivait souvent de rentrer au petit matin, la robe odorante. Sans doute s'était-elle roulée dans l'herbe et les feuilles mortes, sur la terre humide, car il n'était pas rare que des aiguilles de pin, des brins de cryptomères, des feuilles pleines de terre soient restés collés sur son dos ou sa queue.

De retour, elle se dirigeait sans hésitation vers la cuisine, là où il y avait son assiette. Elle buvait de l'eau, mangeait, faisait sa toilette, allongée au soleil sur la véranda. C'était son endroit de prédilection pour les siestes.

Quand la véranda passait à l'ombre, elle allait dans la salle de bains. Sentait-elle la vague chaleur qui émanait de l'eau de la baignoire, elle avait fait du couvercle posé sur la baignoire son lieu de repos de l'après-midi.

Parfois, elle rentrait au milieu de la nuit, fatiguée de ses jeux. Suivant son idée, elle évitait mon

futon et celui de mon mari, passant directement de la cuisine à la salle de bains. Elle sautait sur le couvercle de la baignoire qu'on venait à peine de vider et dormait jusqu'au matin.

« Ah, elle est rentrée ! »

Je le savais dans l'instant. Comme elle était maladroite, elle se heurtait toujours à quelque chose dans la remise ou la salle de bains. Quand elle ne venait pas dans la chambre, elle était la plupart du temps sur le couvercle de la baignoire. C'était devenu un plaisir pour moi au milieu de mon travail d'aller à pas de loup y jeter un coup d'œil. Je la découvrais endormie paisiblement.

« Tiens, tu étais là ? Tu pourrais saluer de temps en temps quand tu rentres ! » Au son de ma voix, elle levait un œil plein de sommeil, et tout de suite replongeait dans ses rêves.

Comme elle semblait heureuse, parfaitement détendue ! Moi, je passais un chiffon sur les traces de pas qu'elle avait laissées dans le couloir et je regardais sans me lasser le chat endormi, roulé en boule, comme si la queue et la tête étaient nouées.

*L'eau du bain était chaude*

*Tu dormais toujours en boule sur le couvercle*

*Quelle tiédeur*

*Ton derrière et ta queue*

*Gonflés comme un édredon gorgé de soleil*

*J'ai beau t'appeler*

*Tu ne bouges pas*

*Comme tu ne viens pas c'est moi  
Qui vais à la salle de bains où rien ne m'appelle  
Et malgré moi j'avance un doigt vers ton museau  
endormi*

*Le temps s'écoule  
Dans l'eau tiède de la baignoire  
Au-dessus de toi qui restes blottie dans cette douceur  
Nous pareissons  
Sans rien faire sans penser à rien  
Un léger rire s'échappe  
Dans la salle de bains en pleine nuit sur le sol froid  
Je reste à écouter le bruit du vent jusqu'à ce que l'eau  
refroidisse*

### *L'amoureux de Mî*

C'est arrivé au printemps de l'année qui a suivi notre installation à Kokubunji. L'églantier du jardin était en fleurs, bientôt suivi du pêcher.

Ce printemps-là, Mî avait appris à goûter le plaisir des roulades sur les pierres ou le sable du jardin, à grimper sur les branches du pêcher aussi. Elle qui jusque-là se contentait de marcher sur le mur était devenue d'un seul coup une acrobate de génie. Particulièrement quand le pêcher s'est couvert de fleurs roses, elle n'en finissait pas de bondir sur une branche, de sauter à terre avant de bondir à nouveau. Il arrivait qu'une fois perchée

sur l'arbre, elle ne puisse plus redescendre, et elle poussait des miaulements désespérés.

Viens à mon secours ! m'appelait-elle. Je restais imperturbable. Au secours ! Mine de rien, je jetais un coup d'œil en haut des branches, et je la découvrais dans une fourche, agrippée de toute la force de ses griffes. Je suis persuadée que la stupéfaction d'être montée si haut la clouait sur place. La plupart du temps, c'est mon mari qui venait à son aide sans rechigner, à condition bien entendu qu'il se trouve à la maison. Quant à moi, je considérais le spectacle du couloir, prenant un cruel plaisir à la détresse de Mî qui lui faisait pousser des cris si touchants que j'aurais voulu les prolonger.

J'avais envie qu'elle miaule davantage, son air désesparé m'enchantait. Chaque fois que je découvrais une nouvelle expression sur son visage, je détaillais à satiété cette nouveauté.

Si personne ne venait à son secours, elle n'avait d'autre solution que de descendre d'elle-même, mais je devrais dire plutôt qu'elle se laissait carrément tomber, tant elle était maladroite. Et à chaque fois, elle accompagnait sa chute d'un miaulement auquel se mêlait une sorte de grognement qui me faisait rire. Escalade du pêcher d'un bond vif. Miaulements de détresse. Bruit de la chute. Grognement. Les week-ends qui ont précédé et suivi la fête des Poupées<sup>2</sup> se sont écoulés autour du pêcher.

Un jour, des visiteurs insolites se sont présentés. Plusieurs chats étaient alignés sur le mur d'enceinte de la maison. Noir et blanc, tigré, noir, tous se tenaient calés sur leurs pattes de devant et regardaient sans ciller de mon côté. J'ai fait un geste pour les chasser, mais ils sont revenus aussitôt, tantôt bâillant, tantôt faisant toilette de leur intimité. Ce n'étaient pas les gestes annonçant une sieste au soleil. J'ai bientôt compris qu'ils venaient inviter Mî.

Au début du printemps, la chatte a commencé à vouloir se cacher. Elle disparaissait fébrilement dans un trou, en sortait bientôt. A peine était-elle sortie qu'elle rentrait avec précipitation. Je la voyais gratter autour d'elle, mais tout de suite, elle miaulait comme si elle s'était heurtée à quelque chose, à moins qu'elle ne soit poursuivie par un autre chat, elle poussait un cri terrible, et l'on entendait du côté de la remise un bruit de planches qui tombent, la chute d'une pelle. Le temps que je me déplace pour aller voir, elle se précipitait dans la maison, le souffle rauque, comme si elle avait vu quelque chose d'effrayant.

C'était la première fois qu'elle était en chaleur.

Pour moi qui la croyais encore toute petite, la transformation était venue brusquement.

Quelques semaines plus tôt, sans que je puisse déterminer l'endroit avec précision, était-ce le sanctuaire, le bois ou le toit, étaient arrivés, portés par le vent tiède du printemps, les miaulements

perçants de plusieurs chats. C'est vers ce moment-là que Mî avait commencé à se montrer nerveuse et à adopter des manières brusques et impatientes. Quant à moi, j'avais beau tendre l'oreille, il m'était impossible de distinguer la voix de Mî de celles des autres chats.

Ce qui m'avait permis de ne pas m'inquiéter, c'était que je n'avais jamais vu Mî au milieu des autres chats qui donnaient leur concert. Les plus poltrons se contentaient de sortir la tête de leur cachette, et au moment crucial, y rentraient sur-le-champ. Je ne faisais que regarder d'un œil placide le prélude aux ébats des mâles et des femelles. Tout cela ne nous concernait pas. Mî prenait donc ses distances vis-à-vis des autres chats, elle était toute jeune, et l'idée de la faire stériliser ne me venait même pas à l'esprit.

Bientôt, elle en vint à pousser de plus en plus souvent des miaulements effroyables et à rentrer avec force bruit. Le bruit qu'elle faisait en se cognant contre la porte vitrée de la salle de bains ou en tombant de fatigue sur le plancher du couloir montrait qu'elle n'était pas dans son état normal. Son corps semblait flotter entre ciel et terre, seul son regard était net.

Un jour, entendant du bruit dans le couloir, comme si quelque chose n'arrêtait pas de tourner, je suis allée voir et je me suis trouvée en face d'un chat inconnu. C'était un gros matou noir et blanc. Mî lançait-elle des invitations, ou bien les

chats s'invitaient-ils sans demander la permission, toujours est-il qu'il y avait un renouvellement fréquent et que tout ce monde menait grand tapage. Inutile de préciser que suite à leurs danses, le couloir était couvert de traces de terre et Mî avait le poil hérissé. Mon travail consistait à chasser les envahisseurs à l'aide d'un balai, et même en pleine nuit, au milieu de mon travail, je bondissais dans le couloir, armée de mon balai, au moindre signe d'invasion.

Au bout d'un certain temps, sans doute lassés de l'incompréhension humaine, les chats en vinrent à s'aligner correctement sur le mur, mais Mî gardait devant eux le visage de l'indifférence. Pourtant, quand venait le soir, je la voyais sortir en douce et j'imaginai qu'elle était tombée amoureuse de l'un d'eux.

A la fin de l'été, des symptômes firent leur apparition. Elle haletait, ne touchait pas à la nourriture. Elle restait allongée avec nonchalance sur la véranda, ou ne cessait de rouler sur elle-même. Elle avait grossi, semblait alourdie.

Bientôt, elle resta blottie sans bouger dans sa litière, gardant souvent les yeux clos. Au bout d'une semaine environ, voyant qu'elle ne mangeait pas, j'ai commencé à trouver son état bizarre. Ce jour-là était férié, et dès le matin, j'en ai profité pour examiner attentivement le comportement de Mî qui respirait difficilement. Je l'ai retournée et j'ai poussé un cri de surprise :



du côté de l'anus, j'ai vu dépasser une chose humide, une petite masse de chair de couleur grise.

L'après-midi du même jour, j'ai fourré Mî dans un sac de papier et je me suis précipitée dans la rue, puis dans le premier taxi qui passait. Alors seulement, je me suis aperçue que je ne connaissais l'adresse d'aucun vétérinaire, mais les mots se sont bousculés dans ma bouche.

« S'il vous plaît, conduisez-moi chez un vétérinaire, n'importe lequel ! » ai-je réussi à articuler. Je connaissais pourtant bien des animaleries de la capitale, mais pas le moindre vétérinaire ! « Une clinique pour les chiens et les chats ? » Le chauffeur n'en revenait pas de cette demande brutale, et il s'est mis à répéter : « Un docteur pour chiens et chats, dites-vous ? Euh, voyons, eh bien, où peut-il y en avoir un... » Mais très vite, je l'ai entendu pousser une exclamation dans le genre « J'y suis ! »

Le taxi s'est retrouvé devant un petit bâtiment qui devait être à moins d'un quart d'heure à pied de la maison. C'était si près de chez moi que j'en suis restée stupide. Moi qui ne fais que l'aller et retour entre la maison et le bureau, je me contente de faire mes courses dans le supermarché qui se trouve sur mon chemin. A cause de cela, je n'avais pas remarqué l'existence de cette clinique vétérinaire, si proche pourtant.

Voyant l'état de la chatte, le vétérinaire d'âge mûr l'a aussitôt mise sous perfusion et a fait les

préparatifs pour une radio. En même temps, il lui caressait le ventre, lui soulevait la queue, les paupières aussi pour examiner l'œil. Moi, pendant ce temps, je restais hébétée. Les radios ont bientôt été prêtes, le vétérinaire les a exposées à la lumière et s'est exclamé : « Ah, il est mort ! » J'ai fait un bond.

« Mort ? Comment ça, qu'est-ce qui est mort ?

— Le fœtus, un énorme embryon ! a-t-il expliqué. Généralement, les chattes mettent au monde plusieurs petits, mais elle, elle en avait un seul dans son ventre, et c'est sans doute ce qui a causé son développement anormal et l'a empêchée de mettre bas. »

Il a précisé ensuite que le fœtus avait commencé à pourrir, les os avaient blessé l'utérus en plusieurs endroits, bref, des choses que je ne voulais même pas imaginer. La chatte était à la limite de ses forces et il n'était pas sûr de pouvoir la sauver, même en tentant une opération.

« Depuis quand est-elle dans cet état ? »

Qu'aurais-je pu lui répondre, moi qui étais restée sans m'apercevoir qu'elle était grosse !

« On peut tenter l'ablation de l'utérus. C'est la seule chance de la sauver, encore que je ne puisse rien affirmer. »

Mi ouvrait de grands yeux, qui étaient complètement différents de ses yeux habituels. Ils ne fixaient rien de précis, c'était un regard sans vie. Peut-être était-elle incapable de distinguer mon

visage... Dans l'instant, mes larmes ont jailli et j'ai crié : « Docteur, opérez-la, je vous en prie ! » mais je ne pouvais pas articuler, les mots restaient dans ma gorge, étranglés par les sanglots.

Tout le temps que j'ai attendu à la maison que l'opération se déroule, une opération de deux heures, la seule image que je réussissais à évoquer, c'était la file des chats bien alignés sur le mur, noir et blanc, tigré, tout noir... Lequel d'entre eux avait fécondé Mî ? Un seul s'imposait à mon esprit. Le vétérinaire avait parlé d'un énorme embryon. Parmi les chats qui se présentaient à la maison, il y avait un énorme matou noir et blanc, le plus laid, le plus gros. Il se roulait adroitement sur lui-même, montrant son ventre gras. Le chat qui avait fait irruption à plusieurs reprises dans le couloir, c'était lui aussi.

« Encore lui ! Il est encore là, le mahous ! » avais-je pris l'habitude de lancer à Mî, pour la taquiner, tant ses visites étaient fréquentes. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'elle était amoureuse de cet énorme matou.

Est-ce parce qu'il avait une grosse bosse sur le front, son visage était dissymétrique et faisait penser à Tange Sazen<sup>3</sup>. Le triangle blanc qui s'élevait à la base du cou ressemblait à un col de kimono et il avait exactement l'allure d'un bandit de grand chemin. La tête ronde comme un plateau, la démarche sensuelle que lui donnaient ses reins bien en chair. Assurément, il surpassait

les autres chats en virilité. Avec sa tête hors du commun et sa vigueur, il avait cherché à séduire Mî.

Pourquoi donc s'était-elle amourachée de ce malotru ? N'y avait-il pas un autre chat plus convenable ? Je fulminais comme une mère dont un énergumène a séduit la fille, et j'attendais de pied ferme le chat noir et blanc. J'avais l'intention de lui dire ce que je pensais, mais peut-être se doutait-il de quelque chose car, tout le temps de l'hospitalisation, il ne s'est pas montré.

Au bout d'une semaine environ, Mî est revenue à la maison. Elle avait sur le ventre des taches jaunes dues au liquide désinfectant qu'on lui avait appliqué, et les poils qu'on lui avait rasés laissaient voir la peau sans défense, spectacle qui faisait peine à voir. Je l'ai prise dans mes bras en tremblant et elle a poussé un miaulement tendre. Depuis qu'on lui avait fait l'ablation totale de l'utérus, elle avait l'air étrangement faible, toute mince et sans défense. Au début, elle était malhabile à cause de la collerette qu'on lui avait mise autour du cou pour l'empêcher de lécher sa cicatrice, mais après quelques jours on a pu la lui enlever et elle circulait dans la maison d'un pas hésitant, regardant le jardin par les cloisons vitrées en clignant des yeux. Je ne sais pas si on peut parler de juste retour des choses, toujours est-il que Tange Sazen avait dû flairer quelque chose car il s'était remis à aller et venir sur le mur,

mais Mî ne lui accordait pas le moindre regard, comme si le charme n'opérait plus. Tange Sazen de son côté, toujours épris, exhibait ses flancs, lui lançait des yeux langoureux. Mais la chatte ne faisait pas seulement mine de vouloir sortir.

Après son opération, Mî dormait beaucoup, mangeait beaucoup, et au bout d'un certain temps, elle a complètement perdu son visage enfantin. L'opération avait-elle usé sa vitalité, ses mouvements étaient plus lents. Comme elle avait de l'appétit, elle avait retrouvé son poids et son visage s'était visiblement arrondi.

La cicatrice devait lui faire mal car au bout de quelques pas à peine, elle posait la tête sur une pierre légèrement surélevée et s'assoupissait. Attendrie par cette transformation, je confectionnai un coussin en flanelle rembourré d'ouate pour qu'elle puisse y poser la tête, des jouets en carton pour qu'elle puisse les faire rebondir facilement, je lui donnais des œufs crus et de la crème fraîche, bref, je mettais toute ma passion à me faire pardonner ma négligence qui n'avait pas su lui éviter de se faire engrosser. Cette chatte que j'avais crue perdue était revenue, vivante. A cette seule pensée, les larmes me venaient aux yeux, j'étais attendrie, et je me sentais presque honteuse de ne pas pouvoir m'empêcher de renifler quand j'allais près d'elle.

« Puisqu'elle est revenue, je ne vois pas pourquoi tu pleures comme ça », s'étonnait mon mari,

mais la présence de Mî n'était pas suffisante pour m'apporter la paix.

« Vraiment, tu es bizarre de pleurer alors qu'elle s'en est sortie. Je me demande ce que tu aurais fait si elle était morte !

— J'aurais pleuré encore plus ! »

Tout en échangeant ce genre de propos avec mon mari, à peine faisais-je un commentaire du genre « Aujourd'hui, elle a traversé le couloir de son pas habituel », ou « Les poils ont commencé à pousser autour de la cicatrice », que ma voix se mettait à trembler. Malgré moi, à travers mes larmes, il fallait que je me préoccupe de Mî.

Cependant, j'aurais beau verser des larmes de tristesse ou de joie, la chatte ne deviendrait jamais mère. La pitié me saisissait à la vue de Mî à qui on avait ouvert le ventre pour lui enlever son utérus, je la serrais dans mes bras convulsivement, elle me griffait brusquement tant je l'importunais, et j'étais pleine d'égratignures. Mais ça ne me faisait pas du tout mal, tant j'avais le cœur serré en évoquant son regard éperdu quand elle s'était retrouvée enfermée derrière les barreaux à l'hôpital. Et s'ajoutait à cela le désir que j'avais de lui demander pardon pour ma négligence qui ne m'avait pas fait penser à la stériliser à temps.

Peu de temps après l'incident, j'ai acheté pour la première fois de ma vie un appareil photo. Non seulement je n'avais jamais voulu en avoir un, mais je n'avais jamais eu envie non plus de

prendre quoi que ce soit. Jour après jour, Mî se transformait, et mon seul regard ne suffisait plus à saisir les changements.

Mon premier appareil photo fut un Canon A 35, qui était équipé d'un calendrier. Si j'avais porté mon choix sur ce détail, c'est bien entendu parce que je voulais conserver des documents sur Mî. Pendant près de dix années, cet appareil et Mî ont accompagné ma vie. L'objectif suivait la chatte, il m'arrivait de la surprendre en plein sommeil, je pressais alors tout doucement le bouton.

### *L'écho du déclin*

Une année a passé, puis trois ans se sont écoulés avec la vitesse de l'éclair. Le propriétaire ne rentrait pas et nous continuions à occuper la maison de Kokubunji. En effet, les T. nous avaient dit que le bail était pour deux ans, mais nous pouvions rester tant que leur fils et sa femme ne revenaient pas.

A peu près au même moment, mon travail a commencé à rencontrer des obstacles imprévus. Sous l'effet du second choc pétrolier, l'immobilier et la construction étaient en déclin, et je me suis retrouvée dans l'obligation de quitter mon travail. Sans doute parce que j'étais la seule femme dans ce bureau. Quoi qu'il en soit, j'ai été licenciée.